

AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Un personnage : Gervaise Comportement physique

L'objectif est de mettre en relation le projet de Zola pour le personnage de Gervaise tel qu'il apparaît dans l'ébauche et dans les notes préparatoires sur les personnages avec sa réalisation dans le roman.

Il est possible, à partir des feuillets manuscrits, de déterminer le profil de l'héroïne (son portrait physique, sa filiation, les objectifs qu'elle poursuit dans la vie ...), de lui créer un *curriculum vitae* avant d'observer les procédés mis en place par l'écrivain pour parvenir à son but. C'est dans ce sens que l'anthologie des portraits de Gervaise peut être utilisée. Organisée chronologiquement, elle reprend les grandes étapes définies par Zola et présente Gervaise vue par elle-même, par les autres, et à chaque fois aux prises avec les difficultés que son créateur lui invente.

Analyse du projet...

À partir des feuillets 158 à 161 de l'ébauche et 120 à 122 de *L'Assommoir*, analyser :

le comportement physique de l'héroïne. Noter à travers les feuillets consacrés à l'ébauche du roman et à travers les notes sur les personnages le portrait que Zola trace de son héroïne. Quel est son milieu social, son âge, ses caractéristiques physiques, son tempérament ? Décrire son visage, sa silhouette ? Est-elle sympathique ? Analyser l'influence du milieu sur son comportement physique.

Comparer le projet à sa réalisation

Le milieu finit par agir sur le tempérament même du personnage et modifier son physique. Rechercher les traces de cette approche physiologique dans les travaux préparatoires de Zola. Analyser l'application de cette théorie dans les textes suivants :

- La torpeur (texte 11)
- L'abandon (texte 12)
- Le dégoût du travail (texte 15)
- La déshumanisation (texte 20)
- La mort (texte 25)

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce ~~milieu~~ milieu le monde peuple ; comme quoi, à Paris, la sobriété, la débâcle de la famille ~~les~~ les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux, du non, du promissimilé, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ornières, sa vie laide, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous - sans thèse cependant - ~~le~~ le sol ~~de~~ particulière dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le voir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier ~~montre~~ fera l'exposition ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Une effroyable tableau qui portera ~~sa~~ tableau sa morale en soi.

Ma gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est elle-même. Elle a été sauvée de Plouman à Paris avec son amant Laurent, dont elle a deux en-

faute, Claude et Étienne. Elle se sauve en 50. Elle ¹⁸⁹
alors 22 ans. Claude a 4 ans et Étienne 4 ans. L'autre
un ouvrier teneur l'abandonne trois mois après son
arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchis-
suse; il se marie de son côté, sans succès. Elle se met
avec Goupeau, un ouvrier quincaux qui l'épouse.
Elle en a tout de suite une fille Anna, en 56. Je la
débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 ou 12 ans.
Je ne lui laisse qu'Étienne et Anna. Au moment
du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans,
et Étienne 16 ans, ~~et~~ Mon drame aura donc lieu
vers 1865. Je raconterai auparavant la ~~vie~~ ~~de~~
~~de~~ ^{de Goupeau}
Je pourrais prendre sans doute pour cadre la
vie d'une femme du peuple. Je prends ~~Paris~~
Goupeau à Paris à 22 ans (en 1850) et je la
conduits jus qu'en 1869 à 41 ans. Je la fais
passer par toutes les crises et toutes les hontes
~~imaginables~~ imaginables. Enfin je la tue, dans
un drame.
J'aurais donc d'abord les phases d'existence
qui suivent:

160
Arrivé à Paris en 1880. Abandonné par
Lautier. Resté seule avec deux enfants, l'un de
huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abus-
don, les enfants, etc.)

La rencontre de Coujean ^{ou sait qu'elle était avec} quelque part de Typique.
Le mariage (Typique aussi) Le premier temps du
mariage. Les premières raclées.

La réussite de Germaine qui parvient à s'établir
avec petite boutique de blanchisserie. à côté de son
ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à
un dévouement tragique.

~~La réapparition~~ La vie dans la petite boutique.
Coujean ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lautier. Détails sur les
travailleurs (quartier de la Bièvre.) Vie extraor-
dinaire de l'amant dans le mariage. Coujean abrutie,
buvant. Lautier ~~rapporte~~ s'expliquant: « Les enfants
sont à moi n'est-ce pas? je puis bien venir les
embrasser. » Ou mieux encore, c'est Coujean qui l'a-
meine. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux
hommes se mettent à vivre sur Germaine. Montpar-

celle-ci recintout y puis s'abandonnant peu à peu. ¹⁶¹

Alors la misère lente de la petite boutique Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-piété, etc. - Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère s'accroît, les jours sans pain.

La misère brame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plaines, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ce commencement. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de femme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fiac au moment de la corruption (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

128

Gervaise, née en 1824, 22 ans en 1850, bancal de nais-
sance, la aisse droite dévié et amaigrie, reproduction héréditaire
de brutalité, que sa mère avait eue à endurer dans une heure
de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluetto, avec
une jolie petite face ronde; son infirmité est presque une
grace; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier
ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans; quatre ans
plus tard en a un autre enfant Etienne; - se sauve à
Paris avec son amant ~~Lantier~~ ^{dans les premiers jours de février}, en ~~arrivant~~
1850; Claude a huit ans et Etienne quatre ans; -
est abandonné par ~~Lantier~~ ^{Lantier} trois mois après son
arrivée, dans les premiers jours de ~~février~~ ^{mai}. A ce propos, voici
l'histoire: ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard
extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants.
Lantier est, très ~~peu~~ ^{peu} gâté par sa mère, une maîtresse est depuis
femme, et venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle
lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs
par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-
même devait travailler, non pas de son état de tanneur,
dont il a un peu honte, mais travailler à placer des
produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel
et ils ont tout mangé sans savoir à quoi; après trois

Paris, BnF, Département des manuscrits, Naf 10271 f° 120

mon, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ont mangé les dix-
sept cent francs. Gervaise ~~est tout de suite entrée~~
~~à la besogne~~ s'est tout de suite mis courageusement
à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle est
surde de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge
de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle
est allée laver le linge, le jour même de l'abandon,
les enfants peuvent venir dire que « Papa » a emporté la
malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va
avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande
~~Augustine~~ ^{Augustine}, une belle fille, qui peut venir la voir.
« Est-ce que je sais où il est votre homme » ou bien
ou contraindre la tranquille impudeur, ou j'irai
après ? La bataille a coupé de Cattoire. Gervaise s'en
va, pleurant avec ses deux enfants, une dame chaque
main. Ensuite elle entrera chez madame Fauconnier.
— Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme
de 22 ans, non ^{si jolie} pas jolie, mais intéressante de
figure. Je l'examine d'avoir eu de l'amitié avec
sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze
ans. Une bonne nature en somme, la reproduction
de Françoise. Elle aime ses enfants, et elle voit venir

ment la vie. Son idéal, ne pas être ¹²² Cathie et wan-
ger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une exal-
tée femme, selon le milieu. L'étude du milieu
sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a été
en de tristes exemples sous les yeux, mais prête par
sa nature à réagir et à travailler; un peu la
bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des
faiblesses naturelles. Un être lancé au ~~hasard~~ hasard
et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité,
la fille de sa mère, une seule devouée, dure au travail,
elle finit par grossir comme $\frac{1}{2}$ Fine. Un souvenir
très sympathique



Transcription des folios 158 à 161

Ébauche

[folio 158]

Le roman doit être ceci : montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc.. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous, - sans thèse cependant - le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition, ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi.

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier, dont elle a deux en [folio 159] fants, Claude et Etienne. Elle se sauve en 50. Elle a alors 22 ans. Claude a 8 ans et Etienne 4 ans. Lantier, un ouvrier tanneur l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté, sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 51. Je la débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 à 12 ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans, et Etienne 18 ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise. Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple, je prends Gervaise à Paris à 22 ans (en 1850) et je la conduis jusqu'en 1869 à 41 ans. Je la fais passer par toutes les crises et toutes les hontes imaginables. Enfin, je la tue, dans un drame.

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

[folio 160] Arrivée à Paris en 1850. Abandonnée par Lantier. Restée seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. La scène de l'abandon, les enfants, etc.

La rencontre de Coupeau quelque part de typique (Coupeau sait qu'elle était avec Lantier).

Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir une petite boutique de blanchisseuse. A côté de son ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : "Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? je puis bien venir les embrasser". Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer [folio 161] celle-ci résistant, puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au mont-de-piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plassans, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de somme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fine au moment de la conception (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

Transcription des folios 120 à 122

[folio 120]

Gervaise, née en 1828, 22 ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eues à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans ; quatre ans plus tard en a un autre enfant Etienne ; - se sauve à Paris dans les premiers jours de février avec son amant, en 1850 ; Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; - est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur, dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel et ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois **[folio 121]** mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs ont mangé les dix-sept cents francs. Gervaise s'est tout de suite mis courageusement à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon ; les enfants peuvent venir dire que "Papa" a emporté la malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer. "Est-ce que je sais où il est, votre homme" ou bien au contraire la tranquille impudeur, Oui, je l'ai pris après ? La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va, pleurant, avec ses deux enfants, un dans chaque main. Ensuite, elle entrera chez madame Fauconnier. - Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de 22 ans, non pas si jolie, mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature en somme, la reproduction de Fine. Elle aime ses enfants, et elle voit sérieuse

[folio 122]ment la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme, selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler ; un peu la bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles. Un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Texte 11 : La torpeur

Au milieu de cette indignation publique, Gervaise vivait tranquille, lasse et un peu endormie. Dans les commencements, elle s'était trouvée bien coupable, bien sale, et elle avait eu un dégoût d'elle-même. Quand elle sortait de la chambre de Lantier, elle se lavait les mains, elle mouillait un torchon et se frottait les épaules à les écorcher, comme pour enlever son ordure. Si Coupeau cherchait alors à plaisanter, elle se fâchait, courait en grelottant s'habiller au fond de la boutique ; et elle ne tolérait pas davantage que le chapelier la touchât, lorsque son mari venait de l'embrasser. Elle aurait voulu changer de peau en changeant d'homme. Mais, lentement, elle s'accoutumait. C'était trop fatigant de se débarbouiller chaque fois. Ses paresseuses l'amollissaient, son besoin d'être heureuse lui faisait tirer tout le bonheur possible de ses embêtements. Elle était complaisante pour elle et pour les autres, tâchait uniquement d'arranger les choses de façon à ce que personne n'eût trop d'ennui. N'est-ce pas ? pourvu que son mari et son amant fussent contents, que la maison marchât son petit train-train régulier, qu'on rigolât du matin au soir, tous gras, tous satisfaits de la vie et se la coulant douce, il n'y avait vraiment pas de quoi se plaindre. Puis, après tout, elle ne devait pas tant faire de mal, puisque ça s'arrangeait si bien, à la satisfaction d'un chacun ; on est puni d'ordinaire, quand on fait le mal. Alors, son dévergondage avait tourné à l'habitude. Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le mercredi de la semaine. Elle partageait ses nuits. Même elle avait fini, lorsque le zingueur simplement ronflait trop fort, par le lâcher au beau milieu du sommeil, et allait continuer son dodo tranquille sur l'oreiller du voisin. Ce n'était pas qu'elle éprouvât plus d'amitié pour le chapelier. Non, elle le trouvait seulement plus propre ; elle se reposait mieux dans sa chambre, où elle croyait prendre un bain. Enfin, elle ressemblait aux chattes qui aiment à se coucher en rond sur le linge blanc.

Texte 12 : L'abandon

Maintenant, Gervaise se moquait de tout. Elle avait un geste vague de la main pour envoyer coucher le monde. À chaque nouvel ennui, elle s'enfonçait dans le seul plaisir de faire ses trois repas par jour. La boutique aurait pu crouler ; pourvu qu'elle ne fût pas dessous, elle s'en serait allée volontiers, sans une chemise. Et la boutique croulait, pas tout d'un coup, mais un peu matin et soir. Une à une, les pratiques se fâchaient et portaient leur linge ailleurs. M. Madinier,

Mlle Remanjou, les Boche eux-mêmes, étaient retournés chez Mme Fauconnier, où ils trouvaient plus d'exactitude. On finit par se lasser de réclamer une paire de bas pendant trois semaines et de remettre des chemises avec les taches de graisse de l'autre dimanche. Gervaise, sans perdre un coup de dents, leur criait bon voyage, les arrangeait d'une propre manière, en se disant joliment contente de ne plus avoir à fouiller dans leur infection. Ah bien ! tout le quartier pouvait la lâcher, ça la débarrasserait d'un beau tas d'ordures ; puis, ce serait toujours de l'ouvrage de moins. En attendant, elle gardait seulement les mauvaises paies, les rouleuses, les femmes comme Mme Gaudron, dont pas une blanchisseuse de la rue Neuve ne voulait laver le linge, tant il puait. La boutique était perdue, elle avait dû renvoyer sa dernière ouvrière, Mme Putois ; elle restait seule avec son apprentie, ce louchon d'Augustine, qui bêtissait en grandissant ; et encore, à elles deux, elles n'avaient pas toujours de l'ouvrage, elles traînaient leur derrière sur les tabourets durant des après-midi entiers. Enfin, un plongeon complet. Ça sentait la ruine.

Texte 15 : Dégoût du travail

Et Gervaise tint parole. Elle s'avachit encore ; elle manquait l'atelier plus souvent, jacassait des journées entières, devenait molle comme une chiffonnière à la besogne. Quand une chose lui tombait des mains, ça pouvait bien rester par terre, ce n'était pas elle qui se serait baissée pour la ramasser. Les côtes lui poussaient en long. Elle voulait sauver son lard. Elle en prenait à son aise et ne donnait plus un coup de balai que lorsque les ordures manquaient de la faire tomber. Les Lorilleux, maintenant, affectaient de se boucher le nez, en passant devant sa chambre ; une vraie poison, disaient-ils. Eux, vivaient en sournois, au fond du corridor, se garant de toutes ces misères qui piaulaient dans ce coin de la maison, s'enfermant pour ne pas avoir à prêter des pièces de vingt sous. Oh ! des bons cœurs, des voisins joliment obligeants ! oui, c'était le chat ! On n'avait qu'à frapper et à demander du feu, ou une pincée de sel, ou une carafe d'eau, on était sûr de recevoir tout de suite la porte sur le nez. Avec ça, des langues de vipère. Ils criaient qu'ils ne s'occupaient jamais des autres, quand il était question de secourir leur prochain ; mais ils s'en occupaient du matin au soir, dès qu'il s'agissait de mordre le monde à belles dents. Le verrou poussé, une couverture accrochée pour boucher les fentes et le trou de la serrure, ils se régalaient de potins, sans quitter leurs fils d'or une seconde. La dégringolade de la Banban surtout les faisait ronronner la journée entière, comme des matous qu'on caresse. Quelle dèche, quel décatissage, mes amis ! Ils la guettaient aller aux provisions et rigolaient du tout petit morceau de pain qu'elle rapportait sous son tablier. Ils calculaient les jours où elle dansait devant le buffet. Ils savaient, chez elle, l'épaisseur de la poussière, le nombre d'assiettes sales laissées en plan, chacun des abandons croissants de là misère et de la paresse. Et ses toilettes donc, des guenilles dégoûtantes qu'une chiffonnière n'aurait pas ramassées ! Dieu de Dieu ! il pleuvait drôlement sur sa mercerie, à cette belle blonde, cette cato qui tortillait tant son derrière, autrefois, dans sa belle boutique bleue. Voilà où menaient l'amour de la fripe, les lichades et les gueuletons. Gervaise, qui se doutait de la façon dont ils l'arrangeaient, ôtait ses souliers, collait son oreille contre leur porte ; mais la couverture l'empêchait d'entendre. Elle les surprit seulement un jour en train de l'appeler "la grand-tétasse", parce que sans doute

son devant de gilet était un peu fort, malgré la mauvaise nourriture qui lui vidait la peau. D'ailleurs, elle les avait quelque part ; elle continuait à leur parler, pour éviter les commentaires, n'attendant de ces salauds que des avanies, mais n'ayant même plus la force de leur répondre, et de les lâcher là comme un paquet de sottises. Et puis, zut ! elle demandait son plaisir, rester en tas, tourner ses pouces, bouger quand il s'agissait de prendre du bon temps, pas davantage.

Texte 20 : Déshumanisation

Sur le tas de paille, Gervaise, tout habillée, se tenait en chien de fusil, les pattes ramenées sous sa guenille de jupon, pour avoir plus chaud. Et, pelotonnée, les yeux grands ouverts, elle remuait des idées pas drôles, ce jour-là. Ah ! non, sacré mâtin ! on ne pouvait continuer ainsi à vivre sans manger ! Elle ne sentait plus sa faim ; seulement, elle avait un plomb dans l'estomac, tandis que son crâne lui semblait vide. Bien sûr, ce n'était pas aux quatre coins de la turne qu'elle trouvait des sujets de gaieté ! Un vrai chenil, maintenant, où les levrettes qui portent des paletots, dans les rues, ne seraient pas demeurées en peinture. Ses yeux pâles regardaient les murailles nues. Depuis longtemps, ma tante avait tout pris. Il restait la commode, la table et une chaise ; encore le marbre et les tiroirs de la commode s'étaient-ils évaporés par le même chemin que le bois de lit. Un incendie n'aurait pas mieux nettoyé ça, les petits bibelots avaient fondu, à commencer par la toquante, une montre de douze francs, jusqu'aux photographies de la famille, dont une marchande lui avait acheté les cadres ; une marchande bien complaisante, chez laquelle elle portait une casserole, un fer à repasser, un peigne, et qui lui allongeait cinq sous, trois sous, deux sous, selon l'objet, de quoi remonter avec un morceau de pain.

À présent, il ne restait plus qu'une vieille paire de mouchettes cassée, dont la marchande lui refusait un sou. Oh ! si elle avait su à qui vendre les ordures, la poussière et la crasse, elle aurait vite ouvert boutique, car la chambre était d'une jolie saleté ! Elle n'apercevait que des toiles d'araignées, dans les coins, et les toiles d'araignées sont peut-être bonnes pour les coupures, mais il n'y a pas encore de négociant qui les achète. Alors, la tête tournée, lâchant l'espoir de faire du commerce, elle se recroquevillait davantage sur sa paillasse, elle préférait regarder par la fenêtre le ciel chargé de neige, un jour triste qui lui glaçait la moelle des os.

Texte 25 : La mort

Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour gagner dix sous. M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais, comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait

seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.



Tramway, près de Luxembourg

Photographie de Eugène Atget, 1899

Paris, BnF, Département des Estampes et de la Photographie



**Gervaise et Coupeau, ouvrier zingueur, mangeaient ensemble
une prune à l'Assommoir**

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906



Gervaise comptant le linge.

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906